

# Les finalités réelles de l'Éducation

(Par Jean-Pierre Lepri dans « Fin de l'Éducation, Commencements »)

Ainsi, notre première dé-couverte a été que l'intention d'éduquer se construit sur un « toujours plus ». À peine ai-je appris quelque chose qu'il m'est aussitôt demandé d'en apprendre une autre, puis une autre et, ainsi de suite, des quantités d'autres, sans cesse, chaque heure et pendant plus d'une décennie. À travers ce processus, j'apprends en fait, incidemment et à mon insu, qu'il me manque en permanence quelque chose. Que je ne saurais être apprécié, aimé, que je ne saurais vraiment être heureux... que lorsque j'aurai comblé ce manque - lequel ne peut espérer se combler un jour puisqu'il est constitutif du processus. À travers cette intention du « toujours plus », **j'apprends le manque**, j'apprends mon incomplétude.

Face aux attentes de mes éducateurs, j'apprends la crainte de les décevoir, de ne pas en être reconnu, aimé, valorisé... Quotidiennement et plusieurs fois par jour, **j'apprends ainsi la peur**. La peur est apprise, en effet. Même si elle se colporte et se répand dans l'humanité depuis des millénaires, elle n'est pas, pour autant, une fatalité, une donnée naturelle. Le mécanisme de la peur est simple : un danger ou une menace (réelle ou supposée) et des ressources propres qui sont (ou que j'estime) insuffisantes pour affronter ce danger. Il est aisé, à partir de ce principe, de générer et d'entretenir la peur, et d'en tirer profit - et l'éducation y recourt fréquemment, sciemment et, de toutes manières, intrinsèquement.

J'apprends aussi que je ne peux pas apprendre tout seul, que, pour apprendre, j'ai besoin\* de quelqu'un qui m'enseigne, qui m'explique : « "il faut bien" que j'apprenne à lire, à calculer... ». Et cet apprentissage-là ne saurait s'envisager sans un « maître » - imposé de surcroît. Le savoir vient d'ailleurs, il se reçoit, il n'est pas découvert en moi-même. C'est donc cet autre - qui sait - qui va pouvoir aussi me renseigner sur mes performances, qui va pouvoir me dire si ce que je fais est bien ou mal, correct ou faux. La vérité est ailleurs - quel que soit cet ailleurs - et pas en moi. **J'apprends ainsi à me soumettre** à un autre et à ne pas me faire confiance. « *L'État oblige à étudier les lois et à vivre selon le modèle et l'exemple que celles-ci proposent* ».

L'éducateur me présente un modèle que je dois apprendre, que je dois approcher le plus possible. Il mesure l'écart entre ma performance et ce modèle, et il m'incite à le réduire, par diverses interventions, agréables

ou désagréables (« carotte » ou « bâton »). **J'apprends à me conformer** à ses attentes, à ce que l'« on » attend de moi.

Je dois aussi l'écouter. Pendant des heures, des jours, des mois, des années... j'écoute mon éducateur. Je ne peux parler, car je ne sais pas – et, lui, sait, mieux que moi, en tous cas –, car je ne saurais apprendre ce que je ne sais pas sans écouter celui qui sait. **J'apprends à écouter**, à recevoir des informations – et à ne pas parler, ne pas m'exprimer. J'apprends à écouter celui qui est « payé » pour parler : le professeur, le chef religieux ou politique, le présentateur, l'animateur, le guide, l'expert... lequel ne fait généralement que répéter ce qu'« on » lui a demandé de dire et non ce qu'il a élaboré lui-même. Le peuple des humains devient ainsi un vaste studio d'enregistrement.

J'entre à 9h et je ressorts à 16h. Même à l'intérieur de cet horaire contraint, à chaque heure, la sonnerie me dit de changer d'activité – que je ne choisis pas. Peu importe finalement l'activité que je laisse ou celle que je trouve, le but étant que je n'aie pas la maîtrise de mon temps. Je ne décide pas de mon emploi du temps, de l'emploi de mon temps. **J'apprends le temps contraint**. Souvent ce temps contraint se prolonge encore, à la maison, par des heures de devoirs, quand ce ne sont pas des cours de piano, de judo ou de poterie... « *Je n'ai pas appris grand-chose à l'école. Mais j'ai appris que l'horloge, bien plus que le maître, dirigeait les activités* ». À l'image de notre travail en miettes... qui laisse le salarié en miettes.

De la même manière, je dois rester confiné dans un espace limité. Je ne peux pas me déplacer où je le voudrais. Même à l'intérieur de l'enceinte qui m'isole de l'extérieur, il est encore des lieux qui me sont assignés, permis ou interdits. **J'apprends ainsi l'espace contraint. J'apprends l'immobilité** spatiale, mais aussi l'immobilité symbolique, ainsi que **la coupure d'avec mes racines** physiques et symboliques : je deviens un être « offshore » ou « hors sol ».

Dans ce temps et cet espace contraints, je n'ai pas davantage le choix de l'objet de mes pensées. Un autre a décidé pour moi que ce sera, aujourd'hui, d'abord la germination du haricot, puis l'accord du participe passé, ensuite la surface du triangle, puis... Chaque heure – et même à l'intérieur de chaque heure –, le déroulement de ma pensée est décidé pour moi, par mon éducateur. Pendant des mois, des années... **J'apprends ainsi la pensée contrainte**, à ne pas avoir le choix de mes pensées, à penser à ce que d'autres pensent, voire à penser ce que d'autres pensent.

En outre, ce à quoi je suis ainsi contraint de penser est dénué de tout intérêt. C'est un savoir mort. Il n'est relié à rien dans la vie\*, à rien de

ce qui vibre en moi, pas plus qu'en celui qui l'enseigne. Découpé en tranches égales, insipides, tout se vaut, donc rien ne vaut. Chaque heure la sonnerie me demande de changer, quel que soit l'intérêt que j'aurais pu porter à ce que je faisais, ou même si je ne l'ai pas terminé. Pas d'investissement possible. **J'apprends l'inutilité, l'insignifiance** de ce que l'on me fait faire, **le désintérêt** pour ce que je fais. Tout au plus, j'apprends l'intérêt de « bien faire » quelque chose d'inutile – pour avoir une bonne note, une bonne appréciation. J'apprends donc à ne pas approfondir, à changer sans arrêt pour du nouveau, mais du nouveau superficiel – comportement (de type « zapping ») sans laquelle notre société de consommation s'écroulerait. **J'apprends le besoin\* incessant du nouveau futile.**

Alors que la vie n'est que (par) des relations, j'apprends la mort-vie en « off-shore », coupé du monde, isolé de la vie. Isolé des autres aussi, sans échanges avec eux (ils sont interdits) – sauf durant quelques intervalles parfaitement encadrés. **J'apprends à être seul au milieu des autres.** De même, les savoirs que je dois ingurgiter – pour les régurgiter le jour de l'examen final –, sont séparés (en matières), puis re-fragmentés par leçons, parcellisés au maximum, sans lien entre eux – et sans lien avec la vie. Ce sont des savoirs morts. **J'apprends à vivre divisé, à vivre comme un mort.** Divisé en moi-même et divisé d'avec les autres – alors que la personne humaine n'est pas divisible, pas plus que l'univers, et que les interrelations sont le propre de la personne et de l'univers. *« L'enseignement est un processus de destruction. Les représentants de l'ordre que sont les enseignants ne vous laissent pas éprouver vos propres sentiments, ils vous disent ce que vous devez ressentir. »* .

**J'apprends que je suis responsable** de l'image du monde que l'on me donne, dont j'hérite, que je suis responsable des choix qui me sont imposés, de ma réussite ou de mon échec sur des critères que je ne choisis pas, de mon bonheur ou de mon malheur selon des normes qui me sont données...

Et je suis contrôlé en permanence, pas une minute sans surveillance : **j'apprends à être surveillé en permanence**, à trouver cela normal.

Alors que tous nos savoirs ont pour origine une question, pendant toute ma scolarité (mais ailleurs et après aussi), je n'apprends qu'à répondre à des questions, à exécuter du mieux possible des consignes – et non à en (pro)poser. Questions et consignes, en effet, sont l'apanage de l'éducateur ; de la part de l'éduqué, elles sont censurées. Les seules questions admises de la part de l'éduqué sont celles que l'éducateur lui demande ou l'autorise de poser – sur ce que l'éducateur attend à ce moment-là, pour *son* enseignement. En outre, les questions de

l'éducateur ne sont que des simulacres, de fausses questions, puisque celui qui les pose en connaît déjà la réponse. **J'apprends à ne pas poser de questions, j'apprends à y être soumis** (à la question) **et à exécuter scrupuleusement les consignes** que je reçois, à être loyal, **à obéir à des ordres**. J'apprends qu'il n'y a qu'une seule bonne réponse à toute question, qu'elle préexiste, nécessairement, et que ce n'est pas moi qui la construis mais que je la reçois. **Je n'ai pas à juger** de l'exactitude de la question de mon éducateur, comme de ma réponse, **mais à être jugé** sur mon exactitude par rapport à la réponse attendue.

Je suis entraîné à reproduire, aussi fidèlement que possible, un modèle unique, une unique bonne réponse. Je suis mesuré à l'aune de ma capacité à me couler dans cette réponse unique, dans ce moule commun à tous. **J'apprends à me conformer, à me standardiser**, à rester à la place qui m'a été attribuée. À en être fier, voire heureux. Il ne m'est laissé ni place, ni moment, pour être seul avec moi-même. J'apprends à ne pas avoir de besoins et que **les besoins du groupe passent avant mes propres besoins**.

Si je dois me distinguer - et j'y suis incité -, c'est seulement dans ma manière et dans ma vitesse d'approcher cette standardisation. Mieux et plus vite je m'y coule, plus je serai félicité, reconnu. **J'apprends la compétition**, mais sur un chemin unique, sur de mêmes critères pour chacun - que je n'ai pas choisis. **L'obéissance** à ces normes, **c'est le succès**. S'en écarter, ne pas s'y soumettre, c'est l'échec. Dans ce parcours unique, c'est chacun pour soi. S'entraider, soit c'est tricher, soit c'est de manière bien encadrée, à la demande expresse de mon éducateur, quand et dans les limites qu'il autorise.

**J'apprends que « plus », c'est « mieux »**. La qualité c'est la quantité : plus de moyens, plus d'argent, plus d'équipements, des salaires plus élevés... « Toujours plus » ; alors que nous vivons dans un monde fini.

**J'apprends à courir après un diplôme pour avoir un emploi salarié** ; à ne pas savoir comment vivre autrement qu'en situation de « salarié » - ni même à l'envisager. Comme si l'éducation ou le diplôme créait les emplois ! La simple observation montre déjà que les emplois salariés diminuent en nombre, sont de plus en plus stressants (un emploi en remplace deux) et que les salaires diminuent...

Les écrans (si bien nommés) d'ordinateurs, de vidéos... accompagnent les enseignements, certes avec réticence de la part des enseignants. Ils « disent » - et je l'apprends - que **la technologie**, en soi, c'est « mieux », que **c'est le progrès**...

*« Ô malheureux enfant, victime perpétuelle de la pédagogie française, livré sans défense à toutes les entreprises, matière inerte que l'on broie, que l'on piétine et que l'on façonne, que l'on martyrise, sur qui s'acharne l'effort des pédagogues obstinés à t'arracher, morceau par morceau, ton originalité, ton activité, tes spontanéités, en un mot ta vie, afin de leur substituer une vie qui n'est pas ta vie, un mouvement qui n'est pas ton mouvement. » .*

Voilà ce que j'ai enseigné entre autres - parce que je ne m'en doutais même pas -, pendant près d'un demi-siècle.

Cette liste n'est pas exhaustive. Elle peut être difficile à accepter, ne serait-ce que par le type de regard qu'elle suppose. Difficile, sans doute, sur des points qui heurtent les intentions affichées. Certains trouvent ces observations sombres, partiales : « Vous ne dites pas tout ce qu'il y a aussi de "bien" dans l'éducation »... D'une part, reconnaître qu'il y a « aussi » des points « positifs » dans l'éducation, c'est reconnaître implicitement que ces observations *sont* plutôt « négatives » et donc *sont* (fondées) - sinon, à quoi bon leur en opposer d'autres ? D'autre part, il n'est dit nulle part, ici, que cela est « bien » ou « mal ». Il s'agit d'une description. Certains penseront d'ailleurs que c'est bien ainsi, pour peu qu'ils y trouvent leur compte. En les mettant au jour, nous ne faisons que retrouver les intentions premières des fondateurs de l'école qui se seraient plutôt félicités de ces résultats - nous le verrons ci-dessous. Que tout ce qui est fait en éducation le soit au nom du « bien » de l'éduqué, nous n'en disconvenons pas - c'est même l'un des postulats qui fondent l'éducation. Mais, pour autant cette « bonne » disposition invalide-t-elle la réalité de ces effets ? Doit-elle m'empêcher de les voir ? « L'enfer est pavé de bonnes intentions », surtout en éducation.